ENTRE APPROXIMATIONS

Quand Apulée de Madaure

Par Iddir Ahmed Zaid, université Mouloud-Mammeri, Tizi Ouzou

«A teẓrem i-gxeddem yilem ma yaγ amkan di tmussni.» [1]

Ainsi donc Apulée de Madaure serait Abou Leith, moyennant quelques spéculations linguistiques développées par Njim Adel, historien et maître-assistant à la faculté de Sfax, en Tunisie, au cours du dernier colloque qui lui a été consacré à Souk Ahras ! Cela constitue une offense à l'âme d'Apulée lui-même, à son œuvre, à l'histoire et à la science d'une manière générale. Une élucubration osée au nom de la science. Pour reprendre les termes de cet historien, un scientifique ne travaille pas pour plaire ou déplaire… Il œuvre à la recherche de la vérité. Il ne doit ni viser ni cibler quiconque.

Le coup est vite parti, et il souffre d'une telle fragilité que l'auteur avertit, à qui veut l'entendre, de sa dérive qui doit être acceptée en l'état, en tant qu'affirmation. C'est l'axiome d'Euclide. «On ne peut pas démontrer que j'ai quelques poils sur la barbe», s'échinait à nous répéter notre professeur de mathématiques au collège dans les années soixante pour nous faire admettre la notion d'axiome. C'est ce que veut nous faire ingérer notre historien. Des propos qui prêchent beaucoup plus par leur caractère dogmatique que par les qualités d'un discours scientifique critique et raisonné. Or, il est dit que l'analyse scientifique doit se prévaloir d'un certain nombre de précautions, de garde-fous et de limites à ne pas franchir.

Rapportés par la presse, des mérycismes de ce style commis dans un colloque qui se veut de haut niveau et consacré à Apulée de Madaure, grand penseur du IIe siècle de notre ère, issu de ce vaste territoire qu'est l'Afrique du Nord, peuvent être saisis au vol et pris pour argent comptant dans un contexte où la rigueur scientifique semble ne plus avoir cours, là où le fait de clamer fort balaie toute légitimité et esprit scientifiques. Quant à la modestie, il faut se doter d'un microscope à résolution subatomique pour espérer découvrir s'il reste quelques brins à l'état mitochondrial dans les agrégats cellulaires de ces «spécialistes» comme ils se nomment, tant sa matrice a été disloquée depuis fort longtemps dans ce qui subsiste des espaces d'échange que l'on continue à appeler, par défaut, congrès et colloques.

La modestie est évidemment la première vertu de tout scientifique qui se respecte un tant soit peu pour avoir fait ses preuves dans des cercles de niveau appréciable. Comme l'écrivait Albert Einstein : «La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elles lui donnent de la force et du relief.» La modestie doit donc accompagner le scientifique comme son ombre et plus il est méritant, plus il se doit d'être modeste. C'est ce qui l'empêche également de ne pas se livrer à des formes d'abus, dont celui d'avancer n'importe quoi dans des réunions censées éclairer davantage les zones d'ombre.

Pour simple rappel, le terme colloque vient du latin *colloquium* de *coloqui*, converser, il signifie un entretien entre deux ou plusieurs personnes, une réunion pour étudier une question scientifique. Logiquement, cette réunion se tient entre personnes avisées pour débattre de la thématique à l'ordre du jour et y apporter, défendre et confronter des idées, thèses ou opinions fondées, argumentées, documentées ou simplement des résultats d'expériences réalisées en laboratoire.

En plus de la modestie, l'un des préceptes basiques que l'on nous enseignait en recherche était la prudence doublée du respect de la déontologie et de l'éthique universitaires. Retenue et prudence devaient être les qualités premières de tout scientifique dans ses travaux.

Dès lors la spéculation n'a plus place dans les espaces scientifiques. Passe encore pour l'interprétation hasardeuse et approximative du nom d'Apulée qui peut être due à l'inexpérience et à la désinvolture scientifique, mais les anachronismes ne peuvent s'accommoder d'une démarche scientifique.

Que l'auteur se situe au Moyen-Age et interprète comme il l'entend des anthroponymes maghrébins dans un contexte pluriculturel de l'époque pourrait être acceptable, encore faut-il des preuves et des constructions irréfutables, mais de là à endosser une étymologie hors contexte au nom d'un citoyen nord-africain du IIe siècle dans un environnement culturel libyco-punico-gréco-latin devient inconcevable. L'extension géographique et contextuelle est vite faite et la généralisation devient l'artifice magique retenu pour justifier l'affirmation de notre cher historien qui voit des «abou» partout, faisant fi des structures morphologiques de toutes les langues.

Les «abou» sont des appellations d'origine sémitique, dit-il. «Comment ces noms qui appartiennent à l'Antiquité se sont retrouvés en Afrique du Nord, en Italie et en Grèce ? Voilà une question à laquelle il faut réfléchir.» Il n'y a même pas à réfléchir à une question qui repose sur des affirmations qui n'ont de fondement scientifique que leur énonciation.

Faudrait-il d'abord que ces anthroponymes incarnent morphologiquement les interprétations sémantiques et les mutations consonantiques que notre cher historien veut leur attribuer en les replaçant dans un contexte sémitique ! A l'inverse, Mouloud Mammeri, dans une communication au Congrès de Naples en 1983, intitulée «Constances maghrébines», soutient et développe avec arguments à l'appui des éléments-clés sur les rapports réels des Amazighs avec l'Orient. Il rapporte plutôt un faisceau d'indices linguistiques, remontant pour certains aux temps protohistoriques, en faveur d'une forte influence amazighe dans les interactions entre Amazighs et Grecs par exemple qu'il corrobore d'ailleurs avec des informations rapportées par l'historien Hérodote. Voilà de quoi contrarier les supputations et la rigidité affirmative de notre ami historien. Mais une telle attitude n'est ni nouvelle ni unique en son genre. Elle a tendance à se cultiver et à se généraliser. Confusions, approximations, nivellement par le bas semblent constituer les nouveaux référents-préceptes dans ces néo-espaces universitaires dégradés. Tout paraît fonctionner comme dans un microcosme clos de vente aux enchères : à qui produirait la meilleure ineptie ! Au nom de grades universitaires pervertis, on s'arroge un droit d'énonciation de n'importe quelle facétie : de la plus simple des banalités qui passe pour un jugement d'expert jusqu'aux bourdes les plus incroyables… Le reste est le fait de l'abus de la crédulité et de l'innocence des auditeurs, des téléspectateurs, des lecteurs, voire des apprenants, toutes catégories confondues. A l'instar de la modestie et de la prudence, la mesure, le sens de la mesure, la preuve, la logique, le raisonnement et la rationalité semblent avoir déserté depuis longtemps ce qui subsiste de nos espaces de savoir où l'on s'accommode de plus en plus de l'illusion scientifique. L'oralité a largement refait surface et y est même érigée en règle de fonctionnement. On ne cherche plus à démontrer, on ne s'échine plus à raisonner, on se fie aux dires, à la répétition et à des expressions devenues si fréquentes dans les discours telles que «il paraît», «qila», «yuqal», «gal»… Mieux, on a fait de la publication d'un article ou d'une communication scientifique une «maqala», ce que l'on a dit. Et partant de là, de cette approximation terminologique, tout est permis.

Confusions, approximations, nivellement par le bas semblent constituer les nouveaux référents-préceptes dans ces néo-espaces universitaires dégradés. Tout paraît fonctionner comme dans un microcosme clos de vente aux enchères : à qui produirait la meilleure ineptie !

«Le maître a dit», on s'accapare le dit et on le répète, on le redit, on le propage même si la source reste non identifiée, comme s'il n'y avait plus de frontières entre la science et le sacré, d'autant plus que les espaces de communication sont de plus en plus vastes et diversifiés. Ce comportement d'hérésiarque se retrouve dans toutes les formes de discours et particulièrement dans le discours scientifique. Il constitue la signature d'une forte rupture à la fois grave et malheureusement quasi irréparable dans le processus d'accumulation du savoir et des savoir-faire et d'un lent glissement vers l'infusion idéologique ! Notre système d'enseignement a été atteint dans ses éléments structuraux les plus névralgiques qui garantissent la pérennité de ce processus d'accumulation à tel point que son produit ne jouit plus de capacités de réflexion et de l'esprit critique, apanage de tout universitaire digne de ce nom lui permettant d'exister devant les autres et d'être soi. L'enseignement par défaut de l'histoire, des humanités et des sciences sociales en général dans nos espaces universitaires est l'une des tares de ce système qui, à défaut de rigueur scientifique, adoube nos universitaires beaucoup plus au champ des confrontations et diatribes idéologiques qu'à celui des débats scientifiques. L'exemple dont il est question ici n'est qu'une illustration de ce type de produit d'une université en net décalage avec l'échelle des valeurs et des fondamentaux de ses missions de formation et de recherche. Dès lors, l'approximation s'est infiltrée partout : on énonce un nombre, un effectif d'étudiants par exemple, jusqu'au rang des unités et on l'affable des expressions «à peu près» «taqriben», «hawali» qui peuplent les propos de la quasi-totalité des responsables qu'ils soient politiques ou scientifiques. On n'est jamais exact quand bien même les mathématiques et la physique nous autorisent, voire nous obligent, à une marge d'erreur que l'on doit toutefois préciser pour cadrer la fiabilité du résultat énoncé. Un collègue m'expliquait que l'approximation procéderait d'un ancrage socio-culturel : elle relèverait de la superstition et était d'usage chez les gros éleveurs de bétail pour en éloigner le mauvais œil, mais depuis, elle a franchi les frontières des espaces académiques et s'est installée dans le discours scientifique. Dès lors, on s'accommode fort bien de l'imprécision, on se dispense des unités de mesure et l'on laisse place à ce désir de se rapporter au doute, à la source inconnue ou supposée, à la rumeur et au vent ! Cela permet de faire ingérer et digérer toute forme d'incongruité comme vérité incontestable en toute sécurité et sans difficulté aucune. Dès lors, l'art de la rhétorique n'est plus de produire un discours convaincant fondé sur l'élégance scientifique, la logique et la démonstration, mais de marteler ce qui doit être admis en tant que supposée vérité énoncée. Arrimé à des champs extrascientifiques, cette nouvelle catégorie de «scientifiques» cherche à se faire légitimer et à légitimer son discours par la domination, l'appartenance au groupe dominant et la légitimité du discours dominant et donc autorisé. Ce genre de comportement est qualifié par P. Bourdieu de subversion hérétique qui exploite la possibilité de changer le monde social en changeant la représentation de ce monde qui contribue à sa réalité ou, plus précisément, en opposant une pré-vision paradoxale, utopie, projet, programme, à la vision ordinaire, qui appréhende le monde social comme monde naturel : énoncé performatif, la pré-vision politique est, par soi, une pré-diction qui vise à faire advenir ce qu'elle énonce ; elle contribue pratiquement à la réalité de ce qu'elle annonce par le fait de l'énoncer, de le prévoir et de le faire pré-voir, de le rendre concevable et surtout croyable et de créer ainsi la représentation et la volonté collectives qui peuvent contribuer à le produire. C'est ainsi que ces scientifiques hérétiques, ces agents façonnés, contribuent à la rupture avec l'ordre scientifique établi, laquelle rupture hérétique ratatine l'esprit critique et induit l'accommodation avec la fabrique d'un discours fondé sur l'énonciation et l'accaparement de la crédulité de groupe. Ainsi, pour prendre un exemple d'actualité, on nous dit que pour que notre économie puisse décoller, il faut aller vers sa diversification, vers l'économie productive. Paroles d'experts à travers tous les canaux de communication. Depuis le temps qu'on nous le recommande, qu'on nous le répète, mais nous demeurons toujours au même point. Comment ? Par quels voies et moyens peut-on y arriver et avec quels acteurs ? On ne le sait pas.

On doit se contorsionner à croire qu'Apulée, ou Afulay dans sa langue maternelle qu'est la langue amazighe ou le libyco-berbère, soit Abou Leith et que peut-être, même Madaure ou Mdawrec soit Moudewwar pendant qu'on y est pour rester sous l'emprise de ces paradigmes linguistiques facilitateurs. Pour être Abou Leith, il fallait qu'Apulée ait eu un fils qui porte le nom de Leith, le lion ou le lionceau…

L'art de l'expertise s'arrête au constat, à la critique et à la diffamation de tout ce qui bouge, omettant souvent de relever la part du positif, fusse-t-il minime, sur laquelle on peut ériger quelque nouvelle entreprise. Et tout au plus, l'étiquette d'expert fait force de loi et suffit à faire croire l'intangibilité de ses affirmations au large public asservi par l'écoute et qui va les transmettre en les parant du diadème de la rumeur «il paraît» ou encore «apparemment»